

KBA 8053  
14.1.1962

# nouvelles frontières

## en théologie

Dans la série « Théologiens de notre temps », J.-L. Vidil nous avait présenté (n° 1102) le théologien américain James M. Robinson (ne pas confondre avec l'évêque anglican). Il a pu le rencontrer cet été et nous rapporte ici son entretien.

**S**OUS les antiques palmiers d'un petit hôtel de la côte varoise, James M. Robinson me tend la main. Il est... américain, jeune, sérieux. Très sérieux ! Le sourire ne viendra que plus tard, quand seront réglés les détails pratiques de notre rencontre. Alors, détendu, J.M. Robinson replie son double-mètre dans une chaise longue et je me trouve enfin... à la hauteur.

— Monsieur Robinson, vous arrivez, je crois, de Jérusalem. Pourriez-vous me dire ce qui vous a amené là-bas ?

— En temps ordinaire, je suis professeur de religion à l'Université de Claremont, en Californie. J'ai bénéficié cette année d'une « année sabbatique » que j'ai passée au « Centre américain de Recherches orientales ».

Cela m'a permis de terminer un livre que j'avais entrepris et d'avoir en même temps d'importants contacts œcuméniques.

— Quel est le sujet de ce livre ?

— Il s'agit, bien sûr, de recherches sur l'herméneutique. J'essaie d'analyser la méthode herméneutique de Karl Barth dans son « Commentaire sur l'Épître aux Romains ». Ce commentaire est une synthèse de son éducation libérale et des réactions contre sa propre éducation : il contient en germe une révolution de la théologie dont Barth lui-même n'a développé qu'une des possibilités. Bultmann en a développé une autre et je pense qu'elle est meilleure. Avec la « Kirchliche Dogmatik », Barth a perdu le contact avec la vie moderne que Bultmann a retrouvé avec le thème de la « démythologisation ».

— Quels ont été vos contacts avec Karl Barth ?

— Lorsque j'étais étudiant à Bâle, j'ai fait un travail sur « la Compréhension de l'histoire dans l'Évangile de Marc », sous la direction de K. Barth. Je n'ai rencontré Barth que six ou huit fois en deux ans (il fallait prendre rendez-vous un mois à l'avance), mais j'ai pris une habitude : quand j'écris quelque chose, je me demande toujours : « Que dira Barth ? » Si un théologien de première qualité peut réfuter, en une phrase, un livre que vous avez écrit, ce n'était pas la peine d'écrire ce livre ! C'est stimulant de lutter avec le génie.

— Comment êtes-vous devenu, par la suite, un

de nos grands-pères. Même la notion de Royaume de Dieu a recouvert bien des justifications morales ou idéologiques. Bien sûr, si on parle de traduire « le fond », cela pose le problème de savoir à quoi on va distinguer une authentique

— C'est le flot, le courant qui à la fois supporte culturellement nos actes et en même temps permet à certains d'entre eux d'être des actes libres, non réductibles culturellement : ainsi lorsque quelqu'un est saisi par la prédication de Jésus-Christ, toute son existence change, bien que, culturellement, il reste le même. Quelquefois, le mouvement n'a même pas besoin d'être conscient. C'est souvent après coup que nous sommes capables de déceler un changement que l'intéressé n'avait pas prévu.

tion en affirmant que les cinquante jours après Pâques ont été le moment d'un enseignement de Jésus non ambigu. Il faut maintenir le fait que Jésus-Christ est mort et ressuscité à chaque moment de son existence.

— Pour nous, le mot de structure exprime très bien la permanence d'un mouvement à travers les changements de la forme et du fond. Connaissez-vous la pensée structuraliste ?

— Pas exactement. Pour moi, la structure, c'est la dialectique. Cela signifie que la même chose doit passer à toutes les époques quand Christ est prêché.

— Accepteriez-vous de dire que cette dialectique — pour nous cette structure — qui, à travers les siècles, font de l'Évangile quelque chose que l'on redécouvre perpétuellement après l'avoir oublié, pourrait se définir aujourd'hui par la « mort de Dieu » ?

### RENCONTRE AVEC JAMES M. ROBINSON

n'ai pas voulu m'asseoir dans ce « cul de sac ». Culmann, dont les positions actuelles rejoignent un peu celle du Barth actuel, m'aurait assez amicalement accueilli dans son école... J'ai été en 1950-1951, l'élève de Bultmann à Marburg. Bultmann a posé à la théologie des questions fécondes que devront résoudre ses successeurs. Il reste accessible. Il lui arrive même, à son âge, de changer d'avis. Comme, par exemple, sur le problème de la nécessité des recherches sur l'historicité de Jésus.

— Monsieur Robinson, vous êtes l'un des animateurs d'un mouvement qui s'intitule « Nouvelles Frontières en théologie ». Pourriez-vous me dire quel est ce mouvement ?

— Comme je vous l'ai dit, les « Romains », de Barth, ont posé les problèmes sans les résoudre. Mais la démythologisation elle-même n'est qu'une partie de la solution. Nous sommes acculés à traduire le message chrétien pour le rendre compréhensible à l'homme moderne. Mais il faut tout traduire, ne pas s'arrêter aux détails. La forme doit changer, mais le fond aussi, en quelque sorte. Quand on a cru pouvoir dégager des vérités éternelles de l'Évangile, on ne s'est pas rendu compte que ces fameuses vérités n'étaient, en fait, que l'idéologie « séculière »

prédication chrétienne. Ce qu'il faut définir, c'est le mouvement existentiel qui doit être provoqué par notre prédication, de la même manière qu'il a été provoqué par celle des apôtres.

— Qu'est-ce que la nouvelle herméneutique ?

— La nouvelle herméneutique ne doit pas se contenter de donner la liste des règles à utiliser pour traduire un texte. Il est d'ailleurs caractéristique de constater qu'il n'y a plus de cours d'herméneutique dans les facultés. Nous recherchons une véritable méthode. Une méthode qui serait « discutable », c'est-à-dire sur laquelle on pourrait finalement s'entendre et qui deviendrait la base même de la théologie. Nous cherchons une véritable théologie herméneutique.

Ainsi prendrait fin le dualisme sur lequel repose la théologie depuis un siècle : approche objective du texte par la méthode critique — vie de piété subjective. Le commentaire de Barth sur les « Romains » pourrait fournir la base d'une approche pratique du texte : il a voulu mettre le texte en relation avec l'homme moderne sans se réfugier dans la subjectivité. Malheureusement, Barth n'a pas défini sa méthode.

— Qu'entendez-vous par « mouvement existentiel ».

#### ● Travaux personnels (articles de revues, cours, etc.)

- Paul, chef de l'Église moderne (1956).
- La compréhension de l'histoire dans l'Évangile de Marc. (Thèse doctorat, Bâle 1956).
- Le Jésus historique et le Kerygme de l'Église (1959).
- L'originalité du christianisme (1959).
- Le Christ sans mythe (1962).
- La structure formelle du Message de Jésus (1962).
- que et ses débuts (1959).
- L'originalité du christianisme (1959).
- Le Christ sans mythe (1962).
- La structure formelle du Message de Jésus (1962).

— Est-ce bien cela que vous voulez définir quand vous parlez de la « conception de l'existence chez Jésus ». Cette expression n'est-elle pas un peu trop statique ?

— C'est la traduction des mots allemands « Existenz Verstandnis » qui s'oppose précisément à « Bewusstsein », être conscient, ce qui serait à la fois inexact et tout à fait statique.

— Mais pourquoi quali-

#### Notice bibliographique

##### ● Travaux en participation.

- Membre du Comité d'édition du Journal pour la Théologie et l'Église. Harper & Row, N.Y.
- Nombreux articles dans « The Interpreters Dictionary of the Bible ». Abingdon, New York and Nashville.

- Avec John B. Cobb Jr. « Nouvelles frontières en théologie ». Discussions entre théologiens. Harper & Row, New York, 2 vol. 1963-64.
- Membre du Comité d'édition d'Herméneia : Un commentaire critique et historique de la Bible. Prentice-Hall, New Jersey.

— Si je me place du point de vue de la théologie traditionnelle, il s'agit là d'une hérésie bien connue et dont les tenants ont été condamnés sous le nom de « Patripassiens ». Mais nous ne pouvons ignorer que le monde moderne est matérialiste et surtout que le langage chrétien traditionnel est usé. Dans notre traduction du Nouveau Testament, pourquoi s'arrêter au mot « Dieu » comme si c'était un mot sacré ? Mais, d'un autre côté, la « mort de Dieu » pourrait être aussi difficile à comprendre que le mot « Dieu » et ceux qui l'emploient aujourd'hui le font dans des sens bien différents les uns des autres. Il y aura peut-être avec ces mots encore plus de secrets et d'hérésies... Disons que nous prêchons l'existence d'un

— Si je me place du point de vue de la théologie traditionnelle, il s'agit là d'une hérésie bien connue et dont les tenants ont été condamnés sous le nom de « Patripassiens ». Mais nous ne pouvons ignorer que le monde moderne est matérialiste et surtout que le langage chrétien traditionnel est usé. Dans notre traduction du Nouveau Testament, pourquoi s'arrêter au mot « Dieu » comme si c'était un mot sacré ? Mais, d'un autre côté, la « mort de Dieu » pourrait être aussi difficile à comprendre que le mot « Dieu » et ceux qui l'emploient aujourd'hui le font dans des sens bien différents les uns des autres. Il y aura peut-être avec ces mots encore plus de secrets et d'hérésies... Disons que nous prêchons l'existence d'un

— Il ne s'agit pas, bien sûr, de la notion hegelienne, philosophique de la dialectique, d'un automatisme de la mort qui engendre la vie. Il s'agit plutôt de rendre compte de l'aspect paradoxal du vocabulaire. Il faut affirmer les contraires, même si on ne peut pas les concilier. Et, surtout, ne pas laisser tomber un des côtés. Pour garder la primauté de la croix, il faut parler paradoxalement, de même que Jésus-Christ a pu mourir dans un monde où les Dieux ne peuvent pas mourir. Résoudre les contradictions, ce serait appauvrir les deux côtés. Barth ne reste pas dialectique quand il pense résoudre le problème

— Si je me place du point de vue de la théologie traditionnelle, il s'agit là d'une hérésie bien connue et dont les tenants ont été condamnés sous le nom de « Patripassiens ». Mais nous ne pouvons ignorer que le monde moderne est matérialiste et surtout que le langage chrétien traditionnel est usé. Dans notre traduction du Nouveau Testament, pourquoi s'arrêter au mot « Dieu » comme si c'était un mot sacré ? Mais, d'un autre côté, la « mort de Dieu » pourrait être aussi difficile à comprendre que le mot « Dieu » et ceux qui l'emploient aujourd'hui le font dans des sens bien différents les uns des autres. Il y aura peut-être avec ces mots encore plus de secrets et d'hérésies... Disons que nous prêchons l'existence d'un

## en théologie

Dans la série « Théologiens de notre temps », J.-L. Vidil nous avait présenté (n° 1102) le théologien américain James M. Robinson (ne pas confondre avec l'évêque anglican). Il a pu le rencontrer cet été et nous rapporte ici son entretien.

**S**OUS les antiques palmiers d'un petit hôtel de la côte varoise, James M. Robinson me tend la main. Il est... américain, jeune, sérieux. Très sérieux ! Le sourire ne viendra que plus tard, quand seront réglés les détails pratiques de notre rencontre. Alors, détendu, J.M. Robinson replie son double-mètre dans une chaise longue et je me trouve enfin... à la hauteur.

— Monsieur Robinson, vous arrivez, je crois, de Jérusalem. Pourriez-vous me dire ce qui vous a amené là-bas ?

— En temps ordinaire, je suis professeur de religion à l'Université de Claremont, en Californie. J'ai bénéficié cette année d'une « année sabbatique » que j'ai passée au « Centre américain de Recherches orientales ».

Cela m'a permis de terminer un livre que j'avais entrepris et d'avoir en même temps d'importants contacts œcuméniques.

— Quel est le sujet de ce livre ?

— Il s'agit, bien sûr, de recherches sur l'herméneutique. J'essaie d'analyser la méthode herméneutique de Karl Barth dans son « Commentaire sur l'Épître aux Romains ». Ce commentaire est une synthèse de son éducation libérale et des réactions contre sa propre éducation : il contient en germe une révolution de la théologie dont Barth lui-même n'a développé qu'une des possibilités. Bultmann en a développé une autre et je pense qu'elle est meilleure. Avec la « Kirchliche Dogmatik », Barth a perdu le contact avec la vie moderne que Bultmann a retrouvé avec le thème de la « démythologisation ».

— Quels ont été vos contacts avec Karl Barth ?

— Lorsque j'étais étudiant à Bâle, j'ai fait un travail sur « la Compréhension de l'histoire dans l'Évangile de Marc », sous la direction de K. Barth. Je n'ai rencontré Barth que six ou huit fois en deux ans (il fallait prendre rendez-vous un mois à l'avance), mais j'ai pris une habitude : quand j'écris quelque chose, je me demande toujours : « Que dira Barth ? » Si un théologien de première qualité peut réfuter, en une phrase, un livre que vous avez écrit, ce n'était pas la peine d'écrire ce livre ! C'est stimulant de lutter avec le génie.

— Comment êtes-vous devenu, par la suite, un disciple de Bultmann ?

— Tous les successeurs de Barth sont « deuxième qualité ». Après Barth, ce n'est plus possible d'écrire et je

de nos grands-pères. Même la notion de Royaume de Dieu a recouvert bien des justifications morales ou idéologiques. Bien sûr, si on parle de traduire « le fond », cela pose le problème de savoir à quoi on va distinguer une authentique

— C'est le flot, le courant qui à la fois supporte culturellement nos actes et en même temps permet à certains d'entre eux d'être des actes libres, non réductibles culturellement : ainsi lorsque quelqu'un est saisi par la prédication de Jésus-Christ, toute son existence change, bien que, culturellement, il reste le même. Quelquefois, le mouvement n'a même pas besoin d'être conscient. C'est souvent après coup que nous sommes capables de déceler un changement que l'intéressé n'avait pas prévu.

tion en affirmant que les cinquante jours après Pâques ont été le moment d'un enseignement de Jésus non ambigu. Il faut maintenir le fait que Jésus-Christ est mort et ressuscité à chaque moment de son existence.

— Pour nous, le mot de structure exprime très bien la permanence d'un mouvement à travers les changements de la forme et du fond. Connaissez-vous la pensée structuraliste ?

— Pas exactement. Pour moi, la structure, c'est la dialectique. Cela signifie que la même chose doit passer à toutes les époques quand Christ est prêché.

— Accepteriez-vous de dire que cette dialectique — pour nous cette structure — qui, à travers les siècles, font de l'Évangile quelque chose que l'on redécouvre perpétuellement après l'avoir oublié, pourrait se définir aujourd'hui par la « mort de Dieu » ?

### RENCONTRE AVEC JAMES M. ROBINSON

n'ai pas voulu m'asseoir dans ce « cul de sac ». Culmann, dont les positions actuelles rejoignent un peu celle du Barth actuel, m'aurait assez amicalement accueilli dans son école... J'ai été en 1950-1951, l'élève de Bultmann à Marburg. Bultmann a posé à la théologie des questions fécondes que devront résoudre ses successeurs. Il reste accessible. Il lui arrive même, à son âge, de changer d'avis. Comme, par exemple, sur le problème de la nécessité des recherches sur l'historicité de Jésus.

— Monsieur Robinson, vous êtes l'un des animateurs d'un mouvement qui s'intitule « Nouvelles Frontières en théologie ». Pourriez-vous me dire quel est ce mouvement ?

— Comme je vous l'ai dit, les « Romains », de Barth, ont posé les problèmes sans les résoudre. Mais la démythologisation elle-même n'est qu'une partie de la solution. Nous sommes acculés à traduire le message chrétien pour le rendre compréhensible à l'homme moderne. Mais il faut tout traduire, ne pas s'arrêter aux détails. La forme doit changer, mais le fond aussi, en quelque sorte. Quand on a cru pouvoir dégager des vérités éternelles de l'Évangile, on ne s'est pas rendu compte que ces fameuses vérités n'étaient, en fait, que l'idéologie « séculière »

prédication chrétienne. Ce qu'il faut définir, c'est le mouvement existentiel qui doit être provoqué par notre prédication, de la même manière qu'il a été provoqué par celle des apôtres.

— Qu'est-ce que la nouvelle herméneutique ?

— La nouvelle herméneutique ne doit pas se contenter de donner la liste des règles à utiliser pour traduire un texte. Il est d'ailleurs caractéristique de constater qu'il n'y a plus de cours d'herméneutique dans les facultés. Nous recherchons une véritable méthode. Une méthode qui serait « discutable », c'est-à-dire sur laquelle on pourrait finalement s'entendre et qui deviendrait la base même de la théologie. Nous cherchons une véritable théologie herméneutique.

Ainsi prendrait fin le dualisme sur lequel repose la théologie depuis un siècle : approche objective du texte par la méthode critique — vie de piété subjective. Le commentaire de Barth sur les « Romains » pourrait fournir la base d'une approche pratique du texte : il a voulu mettre le texte en relation avec l'homme moderne sans se réfugier dans la subjectivité. Malheureusement, Barth n'a pas défini sa méthode.

— Qu'entendez-vous par « mouvement existentiel ».

— Est-ce bien cela que vous voulez définir quand vous parlez de la « conception de l'existence chez Jésus ». Cette expression n'est-elle pas un peu trop statique ?

— C'est la traduction des mots allemands « Existenz Verstandnis » qui s'oppose précisément à « Bewusstsein », être conscient, ce qui serait à la fois inexact et tout à fait statique.

— Mais pourquoi quali-

#### Notice bibliographique

##### ● Travaux en participation.

● Membre du Comité d'édition du Journal pour la Théologie et l'Église.

Harper & Row, N.Y.

● Nombreux articles dans « The Interpreters Dictionary of the Bible ».

Abingdon, New York and Nashville.

● Avec John B. Cobb Jr. « Nouvelles frontières en théologie ». Discussions entre théologiens. Harper & Row, New York, 2 vol. 1963-64.

● Membre du Comité d'édition d'Herméneia : Un commentaire critique et historique de la Bible. Prentice-Hall, New Jersey.

— fiez-vous cette conception de l'existence de dialectique ?

— Il ne s'agit pas, bien sûr, de la notion hegelienne, philosophique de la dialectique, d'un automatisme de la mort qui engendre la vie. Il s'agit plutôt de rendre compte de l'aspect paradoxal du vocabulaire. Il faut affirmer les contraires, même si on ne peut pas les concilier. Et, surtout, ne pas laisser tomber un des côtés. Pour garder la primauté de la croix, il faut parler paradoxalement, de même que Jésus-Christ a pu mourir dans un monde où les Dieux ne peuvent pas mourir. Résoudre les contradictions, ce serait appauvrir les deux côtés. Barth ne reste pas dialectique quand il pense résoudre le problème de la formation de la tradi-

— Si je me place du point de vue de la théologie traditionnelle, il s'agit là d'une hérésie bien connue et dont les tenants ont été condamnés sous le nom de « Patripatiens ». Mais nous ne pouvons ignorer que le monde moderne est matérialiste et surtout que le langage chrétien traditionnel est usé. Dans notre traduction du Nouveau Testament, pourquoi s'arrêter au mot « Dieu » comme si c'était un mot sacré ? Mais, d'un autre côté, la « mort de Dieu » pourrait être aussi difficile à comprendre que le mot « Dieu » et ceux qui l'emploient aujourd'hui le font dans des sens bien différents les uns des autres. Il y aura peut-être avec ces mots encore plus de secres et d'hérésies... Disons que nous prêchons l'existence d'un Dieu qui accepte de mourir.

##### ● Travaux personnels (articles de revues, cours, etc.)

— Paul, chef de l'Église moderne (1956).

— La compréhension de l'histoire dans l'Évangile de Marc. (Thèse doctorat, Bâle 1956).

— Le Jésus historique et le Kerygme de l'Église. (Labor et Fides 1962).

— Les Évangiles, leur origine, leur croissance (1958).

— La Tradition évangéli-

que et ses débuts (1959).

— L'originalité du christianisme (1959).

— Le Christ sans mythe (1962).

— La structure formelle du Message de Jésus (1962).

— La théologie comme traduction (1964).

— L'herméneutique depuis Barth (1964). Etc.

Propos recueillis par J.-L. VIDIL